

L'IDEAL A VINGT ANS

Quel était votre idéal de la vie à vingt ans ? L'âge mûr l'a-t-il réalisé ?

M. JEAN RICHEPIN

Il faut former l'homme à mesure qu'il croît.

(Pensée inédite)

Quel pouvait bien être le rêve de jeune homme d'un colosse nouvellement sorti de l'école normale, la tête bourrée de grec et de latin ?

Il ébauchait des études de médecine, bientôt abandonnées. On a raconté que son humeur vagabonde l'avait conduit quelque temps dans des baraques de saltimbanques, où il jonglait avec des poids et s'amusa à rouler dans la sciure de bois les luteurs de profession.

C'est bien possible ! Toujours est-il que les hommes graves d'aujourd'hui qui étaient étudiants il y a une trentaine d'années, se souviennent avoir vu, par les rues du quartier Latin, trois poètes errer après la fermeture des brasseries, et chanter à tue tête une ballade bien connue des jeunes d'alors, mais que nous ne saurons répéter ici.

Philistins épistoliers...

C'était Raoul Ponchon "au nez fleuri", Maurice Bouchor "aux boucles blondes" et Jean Richépin "aux cheveux crépus", ces cheveux qui lui donnaient la physionomie de quelque héros antique. Et il me souvient que, le soir de la première représentation de l'acteur Novelli, à la Renaissance, il y a trois mois, Jean Anard vint présenter Jean Richépin au comédien italien qui s'écria :

"Oh ! la belle tête d'empereur romain !

A vingt ans, la tête avait déjà ce profil original. Quel était son rêve ?

Le voici :

A vingt ans, mon idéal de la vie était de vivre avec le plus d'intensité possible, physiquement, intellectuellement et moralement. Je l'ai réalisé de mon mieux.

JEAN RICHEPIN.

Il n'a pas à se plaindre. Il a voulu des émotions fortes : elles ne lui ont pas manqué depuis le jour où il débutait comme comédien à Rennes, dans un concert de bienfaisance ; car ce fut là son vrai début comme acteur.

Son idéal de poésies avait commencé avant la vingtième année. Il rêvait théâtre avant de sortir du collège. Elève de seconde au lycée Napoléon, il avait treize ans à peine, quand, un jeudi, il alla entendre à l'Odéon une adaptation de Macbeth que jouait Taillade.

Cette pièce me frappa tellement, disait un jour Richépin, Taillade fit sur moi une telle impression que mon jeune cerveau en garda longtemps l'empreinte. Et, dès ce moment, je désirai écrire une pièce de théâtre.

Encore un rêve réalisé !

SEVERINE

"La charité c'est encore de l'amour."

(Pensée inédite)

Boulevard Montmartre, en face de la rue Vivienne, si vous levez la tête, vous apercevrez au

quatrième étage, un balcon tapissé de lierre. Au mur, sont accrochés des pots de fleurs vides, tronqués par le fond pour permettre aux moineaux de nicher, suivant le procédé fort usité dans nos campagnes ; et les moineaux de Paris se donnent rendez-vous sur le balcon où on leur ménage non seulement le gîte, mais encore les copieux repas : petit millet, blé, orge à volonté. C'est le balcon de Séverine, une des femmes journalistes les plus connues de ces vingt dernières années.

Car il va y avoir bientôt un quart de siècle que Séverine lutte dans les journaux, la plume à la main.

De la petite bourgeoisie, elle voulait écrire et, comme on s'y opposait, elle essaya de se suicider. Le hasard lui sauva la vie, et la voilà, après être passée dans le cabinet de travail de Jules Vallès, qui adopta cet esprit frondeur, la voilà se lançant dans la mêlée.

Que voulait-elle à vingt ans ? A vingt ans ?

Quel était mon idéal de la vie, mon rêve ?

Etre aimée. S'il fut réalisé ? ... Plutôt.

SEVERINE.

C'est court, mais c'est sincère. J'ai là, sous la main, le portrait de la femme jeune et belle aux yeux brillants, aux lèvres palpitantes. La confession "être aimée" se dégage de sa physionomie si expressive et qu'elle a conservée encore aujourd'hui, où la maturité s'est arrêtée devant ces deux grands yeux qui flambent toujours et devant ce sourire si captivant, derrière lequel il y a comme du mystère...

Et elle a pris sa part de luttés quotidiennes du journalisme militant, traçant son programme dans un article au *Crus du Peuple*. "Avec les pauvres toujours, malgré leurs erreurs, malgré leurs fautes..."

Le grand jour de sa carrière fut assurément celui où elle put aller interviewer le Pape ; elle en envoya le récit au *Figaro* et nous nous la rappelons respectueusement devant "le vieillard si touchant, et l'auguste ne levant la droite que pour bénir, pour absoudre, pour épancher l'indulgence divine sur toutes les créatures, quelle que soit leur race, quelle que soit leur religion".

Et c'est ce jour-là qu'elle nous a parlé de "sa pieuse petite enfance du mois de Marie", se rappelant le temps où elle était "de garde dans la chapelle, chargée du renouvellement de fleurs..."

Cela fait partie de la collection du *Figaro*, cela fait partie aussi des *Pages mystiques*, le livre de Séverine, où "son âme trébale s'agit comme un oiseau blessé et qui bat des ailes", si on veut me permettre d'emprunter cette comparaison au poète de mon pays.

Après une lecture de ce volume, rencontrant la femme journaliste, je lui disais :

—Vous savez ma chère Séverine, encore un livre comme celui-là et vous finirez par le cloître, vous !

—Non, non. —Prenez garde ! —Je sais où je vais.

Et il y avait dans ses yeux cet inexprimable regard voilé aux reflets de mystère.

Sait-on jamais ce qu'une femme de talent pense, souffre et désire !

Achevons par ce court portrait, tracé par Goncourt :

"Séverine, un ovale court ramassé, dans lequel il y a de tendres yeux, une grande bouche aux belles dents blanches, et de la bonté."

Aux dents blanches près, c'est la description du sphinx.

Pourquoi pas ? (A suivre.)

CUISINE POUR TOUS.

Œufs à la gelée.

Ces œufs sont très décoratifs et exquis ; on peut les faire pochés ou mollets. Pochés, on suivra la formule donnée en avril pour les œufs à la royale ; mollets, celle de février pour les œufs de vanneau.

La gelée.—Formule pour 1 litre de gelée environ : 500 grammes de gelée de bœuf, un 1/2 pied de veau, 2 abatis de poulailler, 2 litres d'eau filtrée, 15 grammes de sel, 1 décalitre de vin blanc, 100 grammes de couennes de lard frais, 150 grammes de carottes, 100 grammes d'oignons, 1 bouquet garni, 2 clous de girofle.

Opération.—Foncer une casserole avec les couennes, les oignons et les carottes émincées : poser les viandes dessus, couvrir et faire suer 7 ou 8 minutes sur le feu doux ; mouiller avec le vin blanc ; laisser réduire à découvert jusqu'à siccité, ajouter l'eau, le sel, écumer avec soin et laisser cuire 4 heures, en maintenant ce courant modeste passé légendaire. Egoutter sur un tamis et enlever la graisse qui surage.

Pour clarifier la gelée.—Casser un œuf entier dans une casserole avec la coquille, ajouter un petit verre de madère, quelques gouttes de citron, 50 grammes de chair-maigre de bœuf un peu hachée, quelques grains de poivre, deux feuilles d'estragon, battre un peu avec le fouet et verser le bouillon dégraissé aussi complètement que possible. Faire bouillir sur le feu vif en tournant ; étendre une serviette fine et un peu humide sur un saladier, y verser la gelée bouillante, relever les quatre coins et la tenir un moment suspendue ; la gelée est limpide et fine. Pour mouler les œufs, faire chauffer un peu d'eau, y jeter quelques feuilles d'estragon entières. Verser dans des petites cocottes ou des petites caissettes à soufflé en porcelaine une légère couche de gelée, attendre qu'elle soit raffermie, essayer les feuilles d'estragon sur un linget, faire une feuille ou autre dessin sur la couche de gelée, en verser une autre couche légère, simplement pour fixer le dessin fait avec les feuilles et laisser raffermir du nouveau. Egoutter et sécher les œufs, les poser au milieu des caissettes, couler un peu de gelée, pas trop, sinon les feuilles se détacheraient, aussitôt cette troisième couche raffermie, achever de remplir avec la gelée. Au lieu d'estragon, on peut mettre des lames de truffes cuites. On peut servir ces œufs sur croûtes beurrées ou frits ou sur des croûtes de feuilletage cuites bien blanches à four très doux. Pour les démouler, il suffit de secouer le moule et de le renverser sur le cordonnet posé sur la main gauche. Entourer le plat de gelée hachée grossièrement.

Personnellement, je crois à la culpabilité du prisonnier de l'île du Diable. Si par extraordinaire, il y a eu, dans cette affaire, quelques erreurs, il ne conviendrait pas de jeter la pierre à des juges, qui ont rempli leur devoir dans la plénitude de leur indépendance et de la sérénité de leur conscience de soldats. Si la bonne foi des chefs a été trompée, ils ne doivent pas être enveloppés dans la haine et la malédiction du peuple. Nous avons, malheureusement, et c'est là le côté faible de notre caractère français, une tendance à nous former trop vite une opinion. Nous sommes les esclaves de nos nerfs. Essayons d'avoir un peu de sang-froid, et attendons, avec patience, avec calme et sans découragement, l'issue de ces nouveaux débats qui vont s'ouvrir prochainement.

Mais, d'ores et déjà, soyons certains que l'armée sortira intacte de cette grave affaire. Le pays n'a pas travaillé pendant vingt-huit ans, dans le but des suprêmes réparations, à reconstituer sa puissante armée, pour en arriver à former des traitres et des parjures. Les chefs et les soldats sont dignes les uns des autres. L'opinion publique peut se reposer sur eux, avec une confiance absolue, sans la moindre arrière pensée. On peut être certain que le jour où sonnera l'heure fatale des hautes revendications, tous ceux qui auront l'honneur d'être à la peine sauront faire leur devoir.

Il n'y a pas, chacun sait cela, de règle générale sans exception ; il se trouve, ailleurs, comme chez nous, des mauvais soldats, des mauvais prêtres, des mauvais juges ; ce n'est pas la une raison pour envelopper dans une pensée commune de mépris, l'armée, le clergé, la magistrature. Si, comme je l'ai dit plus haut, nous jugeons les choses avec notre raison et non avec nos nerfs, si nous étions un peuple un peu moins facile à nous emballer, comme, par exemple, nos voisins d'Allemagne, certains faits qui, chez eux, passeraient inaperçus, ne produiraient pas chez nous des proportions colossales. C'est ce qui a permis à ces mêmes voisins de dire que nous sommes un peuple d'hystériques.

Mais revenons à Zola. Tout en réservant à plus tard, notre jugement sur cet écrivain émérite, parlons en attendant, d'un de ses ouvrages, que j'ai devant les yeux, et dont la lecture a toujours soulevé en moi un sentiment d'étonnement et de colère à la fois.

Quelle que soit l'opinion que le public puisse avoir pour cet écrivain, unique en son genre, il faut convenir que Zola est *un* talent immense et de puissantes qualités géniales. Seul, il a osé aborder de front le *littérature* du réalisme : il nous a montré les vices du peuple dans leur réalité hideuse ; il nous a fait vivre de leurs passions mauvaises, de leurs

instincts pervers. Toute cette boue qu'il remue nous dégoûte. Et, cependant, nous n'en admirons pas moins ce grand pétrisseur d'idées, ce travailleur incomparable. Peut-être parce qu'on croit devoir le condamner au nom de la morale, Zola a-t-il eu cette chance inespérée d'être lu, plus que tous ses contemporains. On dira tout haut que Zola est un être dégoûtant de réalité abjecte, mais, on le lira en cachette. D'aucuns se complaisent, peut-être, davantage aux exploits de "Nana" et de "Mes Bottes", qu'aux esquisses poésies de Lamartine. Toujours l'attrait du fruit défendu !

Le "Débâcle" est le dernier chant de l'épopée des Rouges du moins avant ce déchaînement de colères suscitées par la dernière incartade de l'écrivain, l'état général on se voit que Zola était celui-ci ; on était las de l'éreinter, mais on était aussi un peu las de le lire. Beaucoup de gens commencent à le trouver à point pour l'Académie, ce Musée où nous conservons les talents anciens et modernes. Il irait tout au moins, et n'étonnerait plus. Grave défaut dans un temps qui aime mieux les surprises que les chefs-d'œuvre.

Je ne suis pas, là-dessus, de l'avis de bien des gens. Quand les critiques annoncent la mort du Naturalisme, je suis tenté de m'en affliger, car je souhite, non la mort, mais la conversion du pécheur. Tant pis pour nous si nous quittons la "terra firma", le plancher des vaches du réalisme, pour courir les aventures dans les nuages de l'ésotisme ! Pour M. Zola, j'ai toujours admiré davantage, bien qu'il n'ait jamais cessé de me choquer. J'admire ce labeur énorme, ce vouloir invincible, je ne me lasse point de regarder ce prodigieux ouvrier artiste, pétrissant son œuvre de ses habiles et puissantes mains. Le seul reproche que je lui adresse, c'est précisément d'avoir compromis par ses excès, l'excellente cause du réalisme, et rendu possible l'avènement de cette génération de petits serins qui aspirent à l'enterrier. Il faut, paraît-il, que leurs pâles folies aient leur jour : l'Evolution le veut, la Sacro-Sainte Evolution ! Mais il y a déjà dans les allées de nos jardins publics, des petits garçons qui jouent au cerceau, et qui dans quinze ans, reconduiront jusqu'au néant, au milieu des huées et des éclats de rire, les prétendus vainqueurs du réalisme. Si je suis de ce monde que je m'amuse-rais !

Le "Débâcle", que je viens de relire ne change pas mon sentiment sur M. Zola. Je l'y retrouve avec ses qualités et ses défauts, le Zola de toutes les époques, le Zola du "Rouge", le Zola du "Rêve". Voilà les gros mots pleurant par volées, les personnages assés dans une certaine posture qu'ils quittent plus ou moins du même trait chaque fois qu'ils rentrent en scène, des naïvetés et des ratichons dont un débutant se gâlerait ; une sage de tout dire, d'être complet, qui nous ramène dix fois là où nous n'avons que faire, qui nous montre un objet, un homme, un événement sous tous les aspects et à toutes ses heures jusqu'à ce que nous devenions maniaques grâce et même après une avarice presque sordide, insoucieux d'un homme si riche, qui ne peut perdre ni un effet ni un document, et qui aime mieux se répéter que se contredire que rien omettre. C'est bien ce talent monstrueux, appesanti et comme obstrué de tout ce qu'il charrie avec lui, lent à se mettre en branle, mais qui, une fois lancé sur sa pente, s'accélère de son propre poids, et roule enfin sur nous en avalanche, emportant nos objections, broyant nos résistances, annihilant nos volontés... Et, ce sont encore ces coins délicieux, ces rayons de poésie qui percent tout à coup la forêt épaissée, obscure et farouche des faits

entassés, serrés les uns contre les autres : un peu de divine lumière qui illumine et attendrit tout.

Il y a ici une optique nouvelle, et je crois qu'elle est vraie. Les héros du roman nous apparaissent infiniment petits dans un cadre gigantesque. D'abord nous refusons presque de nous intéresser à eux. Voyons, que nous fait le talon de Maurice meurtri par des soulèvements trop étroits ? que nous importent même les angoisses de Silvine ou d'Henriette, en quête d'un amant ou d'un mari, alors qu'un trône va crouler, qu'une race émeuble près de finir, que le génie néolatine entre en lutte avec la culture germanique ? Puis, quand l'auteur, à force d'art, a concentré notre attention, notre curiosité passionnée, haletante, sur ces quelques pygmées humains qui s'agitent dans un coin perdu de l'immense tableau, quand on a commencé à trembler, de souffrir, d'aimer avec eux, quand on ne voit plus qu'eux, et qu'on a oublié tout le reste, brusquement, la scène s'élargit d'une manière démesurée jusqu'à l'horizon, pour faire place aux figures colossales de deux grands peuples, crispés dans une mortelle étreinte. Cela devait être ainsi, et c'est très beau. Il n'y a qu'un maître qui pouvait épandre son drame, diminuer ses héros jusqu'à les rendre imperceptibles, avec la certitude de les retrouver quand il le veut, et de leur rendre leur relief intense et vivant.

YAN DE LESCA.

(A suivre.)

AMUSANTE HISTOIRE.

Un journal d'Alsace-Lorraine raconte l'amusante histoire que voici :

"Le général de Hesse, qui commande le 16e corps d'armée allemand, est, paraît-il, un "otomptant" dans toute la force du terme. L'autre jour il recevait la visite d'un officier supérieur qui désirait aller voir les champs de bataille de 1870. Le général, ne pouvant accompagner lui-même son hôte, chargea de ce soin son aide de camp.

"Le soleil chauffait fort, l'aide de camp déclara qu'il fallait se munir de victuailles et surtout de rafraîchissements, à quoi le général répondit qu'il avait fait emballer dans le fond de la voiture tout ce qu'il fallait. Attribuant de l'aide de camp qui connaissait son supérieur pour un véritable anachorète ! Mais, par respect, il n'osa rien répliquer et l'on se mit en route."

"On roulait pendant une partie de la matinée et les deux officiers commençaient à se sentir des tiraillements dans l'estomac pendant que leur gorge était sèche. —"Si l'on débaltait les provisions, dit l'un d'eux. — Fritz, commanda l'aide de camp au cocher, passe-moi le paquet que Son Excellence a mis dans la voiture et la bouteille il qu'il doit y avoir ajoutée." Fritz plonge la main dans la cassette du siège, en retire un paquet gros comme le poing et le tend à son officier en disant : "Voilà le paquet que m'a remis Son Excellence, mais de bouteille, il n'y en a pas. Les figures s'allongent."

"Conservant pourtant un restant d'espoir, les deux officiers se précipitent sur le paquet, l'ouvrent... Il contenait deux pommes."

Les chemins de fer en Chine.

Le directeur d'un journal d'Extrême-Orient signalait récemment le plus sérieux obstacle que rencontrera en Chine l'établissement des chemins de fer. Cet obstacle, ce sont les "tumulus", c'est-à-dire les tertres funéraires que chaque famille chinoise élève au-dessus de la sépulture de ses défunts.

On sait que le culte ancestral est, pour ainsi dire, la seule religion en honneur dans le Céleste Empire. Il n'est point de sacrifice que ne fasse même un pauvre pour assurer le repos de ses ancêtres.

Pour connaître le lieu où il convient d'ensevelir son père ou son aïeul, il s'adresse au sorcier qui lui désigne le terrain et le lui fait acquérir souvent à un grand prix ; il dépendra qui il puisse être, il n'y a guère d'exen ple qu'un Chinois ait reculé devant l'accomplissement de ce devoir. Mais, une fois affecté à la demeure des morts, le terrain devient sacré ; nul, sous peine des châtiements les plus sévères, ne peut y porter atteinte et l'outrage fait à une sépulture suscite de redoutables vengeances. Ces "tumulus", répartis sur toute l'étendue des campagnes chinoises et dont les plus anciens, datent de milliers d'années, sont respectés comme au premier jour, seront une gêne véritable pour l'établissement des chemins de fer. Ce serait exciter une révolution que de vouloir simplement les détruire et il n'est même pas certain qu'une grosse indemnité déterminée les Chinois à subir des expropriations qu'ils considéreraient comme autant de sacrilèges.

La "Débâcle" DE ZOLA.

Nous allons, aujourd'hui, chers lecteurs, commencer une analyse des œuvres littéraires d'Emile Zola. Les stupéfiantes nouvelles que nous parvenons de France, relativement à cette malheureuse affaire du capitaine Dreyfus, me font un devoir de retarder mon jugement sur cet écrivain, qui, depuis quelque temps, remplit la presse et le monde entier du bruit de son nom.

Les récents événements semblent jeter un jour nouveau sur ce procès qui a tenu en suspens l'attention universelle. Il est probable que le gouvernement français fera une révision de cette retentissante affaire, et qu'enfin, la lumière, la lumière éclatante comme le soleil, se fera sur certaines parties des débats qui semblent être restées dans l'ombre.

Personnellement, je crois à la culpabilité du prisonnier de l'île du Diable. Si par extraordinaire, il y a eu, dans cette affaire, quelques erreurs, il ne conviendrait pas de jeter la pierre à des juges, qui ont rempli leur devoir dans la plénitude de leur indépendance et de la sérénité de leur conscience de soldats. Si la bonne foi des chefs a été trompée, ils ne doivent pas être enveloppés dans la haine et la malédiction du peuple. Nous avons, malheureusement, et c'est là le côté faible de notre caractère français, une tendance à nous former trop vite une opinion. Nous sommes les esclaves de nos nerfs. Essayons d'avoir un peu de sang-froid, et attendons, avec patience, avec calme et sans découragement, l'issue de ces nouveaux débats qui vont s'ouvrir prochainement.

Mais, d'ores et déjà, soyons certains que l'armée sortira intacte de cette grave affaire. Le pays n'a pas travaillé pendant vingt-huit ans, dans le but des suprêmes réparations, à reconstituer sa puissante armée, pour en arriver à former des traitres et des parjures. Les chefs et les soldats sont dignes les uns des autres. L'opinion publique peut se reposer sur eux, avec une confiance absolue, sans la moindre arrière pensée. On peut être certain que le jour où sonnera l'heure fatale des hautes revendications, tous ceux qui auront l'honneur d'être à la peine sauront faire leur devoir.

Il n'y a pas, chacun sait cela, de règle générale sans exception ; il se trouve, ailleurs, comme chez nous, des mauvais soldats, des mauvais prêtres, des mauvais juges ; ce n'est pas là une raison pour envelopper dans une pensée commune de mépris, l'armée, le clergé, la magistrature. Si, comme je l'ai dit plus haut, nous jugeons les choses avec notre raison et non avec nos nerfs, si nous étions un peuple un peu moins facile à nous emballer, comme, par exemple, nos voisins d'Allemagne, certains faits qui, chez eux, passeraient inaperçus, ne produiraient pas chez nous des proportions colossales. C'est ce qui a permis à ces mêmes voisins de dire que nous sommes un peuple d'hystériques.

Mais revenons à Zola. Tout en réservant à plus tard, notre jugement sur cet écrivain émérite, parlons en attendant, d'un de ses ouvrages, que j'ai devant les yeux, et dont la lecture a toujours soulevé en moi un sentiment d'étonnement et de colère à la fois.

Quelle que soit l'opinion que le public puisse avoir pour cet écrivain, unique en son genre, il faut convenir que Zola est *un* talent immense et de puissantes qualités géniales. Seul, il a osé aborder de front le *littérature* du réalisme : il nous a montré les vices du peuple dans leur réalité hideuse ; il nous a fait vivre de leurs passions mauvaises, de leurs

instincts pervers. Toute cette boue qu'il remue nous dégoûte. Et, cependant, nous n'en admirons pas moins ce grand pétrisseur d'idées, ce travailleur incomparable. Peut-être parce qu'on croit devoir le condamner au nom de la morale, Zola a-t-il eu cette chance inespérée d'être lu, plus que tous ses contemporains. On dira tout haut que Zola est un être dégoûtant de réalité abjecte, mais, on le lira en cachette. D'aucuns se complaisent, peut-être, davantage aux exploits de "Nana" et de "Mes Bottes", qu'aux esquisses poésies de Lamartine. Toujours l'attrait du fruit défendu !

Le "Débâcle" est le dernier chant de l'épopée des Rouges du moins avant ce déchaînement de colères suscitées par la dernière incartade de l'écrivain, l'état général on se voit que Zola était celui-ci ; on était las de l'éreinter, mais on était aussi un peu las de le lire. Beaucoup de gens commencent à le trouver à point pour l'Académie, ce Musée où nous conservons les talents anciens et modernes. Il irait tout au moins, et n'étonnerait plus. Grave défaut dans un temps qui aime mieux les surprises que les chefs-d'œuvre.

Je ne suis pas, là-dessus, de l'avis de bien des gens. Quand les critiques annoncent la mort du Naturalisme, je suis tenté de m'en affliger, car je souhite, non la mort, mais la conversion du pécheur. Tant pis pour nous si nous quittons la "terra firma", le plancher des vaches du réalisme, pour courir les aventures dans les nuages de l'ésotisme ! Pour M. Zola, j'ai toujours admiré davantage, bien qu'il n'ait jamais cessé de me choquer. J'admire ce labeur énorme, ce vouloir invincible, je ne me lasse point de regarder ce prodigieux ouvrier artiste, pétrissant son œuvre de ses habiles et puissantes mains. Le seul reproche que je lui adresse, c'est précisément d'avoir compromis par ses excès, l'excellente cause du réalisme, et rendu possible l'avènement de cette génération de petits serins qui aspirent à l'enterrier. Il faut, paraît-il, que leurs pâles folies aient leur jour : l'Evolution le veut, la Sacro-Sainte Evolution ! Mais il y a déjà dans les allées de nos jardins publics, des petits garçons qui jouent au cerceau, et qui dans quinze ans, reconduiront jusqu'au néant, au milieu des huées et des éclats de rire, les prétendus vainqueurs du réalisme. Si je suis de ce monde que je m'amuse-rais !

Le "Débâcle", que je viens de relire ne change pas mon sentiment sur M. Zola. Je l'y retrouve avec ses qualités et ses défauts, le Zola de toutes les époques, le Zola du "Rouge", le Zola du "Rêve". Voilà les gros mots pleurant par volées, les personnages assés dans une certaine posture qu'ils quittent plus ou moins du même trait chaque fois qu'ils rentrent en scène, des naïvetés et des ratichons dont un débutant se gâlerait ; une sage de tout dire, d'être complet, qui nous ramène dix fois là où nous n'avons que faire, qui nous montre un objet, un homme, un événement sous tous les aspects et à toutes ses heures jusqu'à ce que nous devenions maniaques grâce et même après une avarice presque sordide, insoucieux d'un homme si riche, qui ne peut perdre ni un effet ni un document, et qui aime mieux se répéter que se contredire que rien omettre. C'est bien ce talent monstrueux, appesanti et comme obstrué de tout ce qu'il charrie avec lui, lent à se mettre en branle, mais qui, une fois lancé sur sa pente, s'accélère de son propre poids, et roule enfin sur nous en avalanche, emportant nos objections, broyant nos résistances, annihilant nos volontés... Et, ce sont encore ces coins délicieux, ces rayons de poésie qui percent tout à coup la forêt épaissée, obscure et farouche des faits

entassés, serrés les uns contre les autres : un peu de divine lumière qui illumine et attendrit tout.

Il y a ici une optique nouvelle, et je crois qu'elle est vraie. Les héros du roman nous apparaissent infiniment petits dans un cadre gigantesque. D'abord nous refusons presque de nous intéresser à eux. Voyons, que nous fait le talon de Maurice meurtri par des soulèvements trop étroits ? que nous importent même les angoisses de Silvine ou d'Henriette, en quête d'un amant ou d'un mari, alors qu'un trône va crouler, qu'une race émeuble près de finir, que le génie néolatine entre en lutte avec la culture germanique ? Puis, quand l'auteur, à force d'art, a concentré notre attention, notre curiosité passionnée, haletante, sur ces quelques pygmées humains qui s'agitent dans un coin perdu de l'immense tableau, quand on a commencé à trembler, de souffrir, d'aimer avec eux, quand on ne voit plus qu'eux, et qu'on a oublié tout le reste, brusquement, la scène s'élargit d'une manière démesurée jusqu'à l'horizon, pour faire place aux figures colossales de deux grands peuples, crispés dans une mortelle étreinte. Cela devait être ainsi, et c'est très beau. Il n'y a qu'un maître qui pouvait épandre son drame, diminuer ses héros jusqu'à les rendre imperceptibles, avec la certitude de les retrouver quand il le veut, et de leur rendre leur relief intense et vivant.

YAN DE LESCA.

(A suivre.)

me côté que moi. Mais... direction de L...

—Justement. Attends-moi deux secondes.

Cinq minutes après, M. Cordier, sa dame, une grande femme, mariée, sentait le campfire et le patchouli, rejoignaient le cordonnier, et tous montaient dans un compartiment de troisièmes, où ils achevaient de renouer connaissance.

—Alors, tu vas du côté de L...

—Oui, mon bon. Et toi-même ?

—Moi aussi, tu me vois, —Parlons net, tu vas chez la tante Manette ?

—Mais ! ... —Parlons net, je te dis ; nous y allons aussi, la pauvre femme est bien malade, c'est notre devoir d'être près d'elle.

—C'est ce que je me suis dit, mais ça va peut-être la bouleverser de nous voir tous.

—Ta, ta, ta, tu n'es pas franc mon vieux, mais... regarde-moi donc ça qui s'avance... Ça qui s'avance, c'était une petite bonne femme, vieille, sèche, ridée, avec des yeux perçants comme des vrilles et un chargement formidable de paquets et paquets de tous genres ; elle marchait péniblement et s'arrêtait à chaque portière, cherchant, elle aussi, quelque chose. La grande Mme Cordier poussa un éclat de rire qui sonna creux dans le wagon.

—Ah ! la bonne femme ! Voyez-moi cet aspect !

Le gros cordonnier se rengorgeant dans son coin approuva d'un geste superbe pendant que M. Cordier, prenant son air le plus hautain, s'accoudait à la portière pour empêcher la nouvelle venue d'envahir le compartiment.

Mais cela ne faisait pas l'affaire de la vieille, car en l'apercevant, elle parut avoir trouvé son affaire et s'approcha.

—Pardou, monsieur ! je voudrais monter.

—Impossible, c'est complet. —Pas sûr ! la vieille avec un air fin, faudrait voir.

Et résolument elle ouvrit la porte.

—Vous voyez bien ; il y a place pour moi.

—Avec un sourire engageant, elle écarta doucement M. Cordier en plaçant un de ses paquets dans le wagon.

—Ah ça ! vous êtes entêtée, la mère, je vous dis que c'est pris.

—Auriez-vous payé tout le compartiment, monsieur ? Non ! ... en ce cas, j'ai payé ma place tout comme vous.

—Et elle mit un second panier. Dépité, il poussa du pied le colis gênant.

—Pas si fort, monsieur, je vous en prie, il y a des œufs.

—Non, mon cher, mais la victoire est aux persévérants. Je ne sais pas seulement l'aspect de

cette vieille ruine, il y a bien trente ans que je ne l'ai vue.

—Et moi ! donc, fit le cordonnier dressant et mis en belle humeur, si elle ressemblait à cette vieille poule-là ?

Il avait baissé la voix et sa face s'éclairait d'un large rire.

—Ça doit être dans le genre. Enfin peu importe, ce qui est sûr c'est qu'il n'y en a pas pour longtemps. On entourera la bonne femme, on la cajolera, elle nous donnera le magot et voilà. On aura même l'air tout contrit à son enterrement.

—Tu es un frère, conclut M. Grélu, tu es raison, c'est le coup de l'enterrement, mais après... un portefeuille bien bourré ça a toujours été mon rêve.

—Après, on fait d'abord un bon dîner en l'honneur de la défunte, puis un voyage... en amateurs. Ma femme a des goûts aristocratiques. On se paierait une saison d'eau au bord de la mer... une plage à la mode... Etretraf, Le Tréport.

—Trouville, interrompit Mme Cordier en minaudant.

—Trouville, peu importe. —Moi pas, opina M. Grélu. J'achète une maison de campagne. J'aime mieux ça pour passer les dimanches, et j'achète de suite la "Boute-d'Or". Il y a longtemps que je le guigne ça et comme il n'y a que la galette qui manque, la vieille tombe à point.

Il y eut de nouveaux rires, puis M. Grélu bourra sa pipe et commença à lancer de larges bouffées. Alors, la vieille ouvrit les yeux.

—Hardon, monsieur, voudriez-vous avoir l'obligeance d'envoyer votre fumoir par la portière. Cela me fait tonner.

—Ah ça ! mettez-vous-y vous-même, vieille gèneuse. Vous finissez par m'agacer avec vos manies.

—Vous